

» bien, disait l'Empereur; mais reprenez  
» votre Georges III.

» — Ce prince vertueux aimait par-des-  
» sus tout la vie privée et les soins de la  
» campagne; il consacrait le temps que  
» lui laissaient les affaires, à la culture  
» d'une ferme à peu de milles de Londres;  
» et il ne retournait guère à la capitale  
» que pour ses levers réguliers ou les  
» conseils extraordinaires que nécessi-  
» taient les circonstances, et il retournait  
» aussitôt à ses champs, où il vivait sans  
» faste et en *bon fermier*, disait-il lui-  
» même. Quant aux intrigues, elles de-  
» meuraient à la ville autour des ministres  
» et parmi eux.

» Georges III eut beaucoup de chagrins  
» domestiques. Il eut pour sœur cette  
» Mathilde, Reine de Danemarck, dont  
» l'histoire est un si malheureux roman;  
» ses deux frères lui donnaient beaucoup  
» de contrariétés par leur mariage; et il  
» n'avait pas lieu d'être content de son  
» fils aîné.

» Les deux frères de Georges III  
» étaient le duc de Cumberland et le  
» duc de Gloucester. J'ai beaucoup connu  
» celui-ci en société très-privée: c'était  
» le plus digne, le plus honnête, le plus

» loyal gentilhomme de l'Angleterre.  
» Tous deux, selon l'esprit de la cons-  
» titution britannique, n'étaient que d'il-  
» lustres particuliers totalement étran-  
» gers aux affaires. Or, il parvint au Roi  
» que l'un d'eux avait épousé ou allait  
» épouser une simple particulière: c'é-  
» tait une grande faute à ses yeux; il  
» avait fait, lui, un si grand sacrifice  
» pour ne pas la commettre: il s'en fâcha  
» beaucoup; et comme il envoyait à ce  
» sujet un message au parlement contre  
» celui de ses frères qui s'était rendu  
» coupable, voilà qu'il apprend que l'au-  
» tre s'est évadé à Calais pour en déclai-  
» rer autant. C'était comme une fatalité,  
» une véritable épidémie; car on répan-  
» dait aussi de tous côtés que l'héritier  
» même du trône s'était marié secrète-  
» ment. — Quoi, dit l'Empereur, le  
» prince de Galles! — Oui, Sire, lui-  
» même: on racontait partout son ma-  
» riage, qu'on entourait de détails trop  
» peu sûrs pour que je me permette de  
» les hasarder; mais le fait semblait gé-  
» néralement reconnu. Il est vrai que le  
» Prince l'a fait démentir plus tard en  
» parlement, par l'organe de l'opposi-  
» tion; et dès-lors, il faut le croire.

» Toutefois je tiens de la bouche même  
 » d'un très-proche parent de sa préten-  
 » due femme, que la chose était posi-  
 » tive. Je lui ai entendu jeter feu et  
 » flamme lors du mariage solennel du  
 » Prince, et menacer de se porter à des  
 » excès personnels. Cela pouvait donc  
 » demeurer un point contesté, qui pre-  
 » nait la couleur inévitable de l'esprit de  
 » parti : les uns soutenaient avec obsti-  
 » nation la réalité de ce mariage, tandis  
 » que les autres le niaient avec violence.  
 » Peut-être pourrait-on concilier cette  
 » contradiction en disant que celle que  
 » l'on prétendait qu'il avait épousée (Ma-  
 » dame Fitz Herbert), étant catholique,  
 » cette circonstance rendait le mariage  
 » impossible aux yeux de la loi, et par-  
 » faitement nul dans l'héritier de la cou-  
 » ronne. Quoi qu'il en soit, j'ai souvent  
 » rencontré M<sup>me</sup> Fitz Herbert en société;  
 » sa voiture était aux armes du Prince,  
 » et sa livrée, la livrée du Prince. Cette  
 » dame était beaucoup plus âgée que lui.  
 » Au surplus, belle, aimable, de beau-  
 » coup de caractère et d'une fierté peu  
 » endurente, ce qui la brouillait souvent  
 » avec le Prince, et amenait entre eux,  
 » disait-on, des scènes de violence fort

» peu dignes d'un rang aussi élevé. C'est  
 » dans une dernière querelle de ce genre,  
 » lorsque M<sup>me</sup> Fitz Herbert avait, assu-  
 » rait-on, fait fermer sa porte obstiné-  
 » ment au Prince, que M. Pitt eut l'a-  
 » dresse de saisir l'occasion favorable  
 » pour le faire consentir à épouser la  
 » princesse de Brunswick. — Mais arrê-  
 » tez-vous, me dit l'Empereur, vous allez  
 » beaucoup trop vite, vous passez ce qui  
 » m'intéresse davantage. Sous quels aus-  
 » pices le prince de Galles entra-t-il  
 » dans le monde? Quelle fut sa nuance  
 » politique? son attitude avec l'oppo-  
 » sition? etc. — Sire, ce Prince se pré-  
 » senta au public avec tous les avantages  
 » de la figure, tous ceux du corps et de  
 » l'esprit. Il fut accueilli avec un en-  
 » thousiasme universel; mais il déve-  
 » loppa bientôt ces penchans et ces actes  
 » qui, dans le milieu du dernier siècle,  
 » semblaient former le rôle obligé des  
 » grands seigneurs à la mode. Ce furent  
 » la fureur du jeu et ses inconvéniens;  
 » les excès de la table et le reste; sur-  
 » tout un entourage en grande partie  
 » réprouvé par l'opinion. Alors les cœurs  
 » généreux se resserrèrent, les espéran-  
 » ces se ternirent, et la portion inter-

» médiocre, qui partout constitue vé-  
 » ritablement la nation, et qui en Angle-  
 » terre, il faut en convenir, présente la  
 » population la plus morale de l'Europe,  
 » désespéra de son avenir. C'était un  
 » adage reçu en Angleterre, répété sur-  
 » tout parmi le peuple, que le prince  
 » de Galles ne régnerait jamais; les di-  
 » seuses de bonne aventure, les sorciers,  
 » disait-on, devaient le lui avoir prédit à  
 » lui-même, etc., etc.

» L'opposition, dans les bras de laquelle  
 » il s'était jeté, ainsi que cela n'est que  
 » trop commun aux héritiers présomp-  
 » tifs; l'opposition, dont il était l'appui  
 » et les espérances, cherchant à aveugler  
 » ou autrement, se tirait d'affaire, quand  
 » on lui exposait tous ces griefs, en ré-  
 » pondant qu'il renouvellerait Henri V;  
 » que Henri V avait montré un bien mau-  
 » vais sujet pour prince de Galles; mais  
 » qu'il était devenu le premier Roi de la  
 » monarchie, et ils en concluaient que  
 » le prince de Galles serait un de leurs  
 » plus grands Rois. — Mais, disait l'Em-  
 » pereur, est-ce qu'il a pris le parti  
 » de la révolution et défendu nos idées  
 » modernes? — Non, Sire, à mesure que  
 » la crise des principes allait chez nous

» en croissant, la décence le forçait de  
 » s'éloigner de l'opposition qui en pre-  
 » nait la défense; il cessait une alliance  
 » ostensible, et remplissait le vide de sa  
 » vie en s'abandonnant aux plaisirs et à  
 » leurs inconvéniens; il était constam-  
 » ment surchargé de dettes, bien que le  
 » parlement les eût déjà payées plusieurs  
 » fois; elles l'embarrassaient fort, et com-  
 » promettaient son caractère et sa popu-  
 » larité. Ce fut dans une de ces gênes  
 » extrêmes combinée avec la querelle  
 » de M<sup>me</sup> Fitz Herbert, que M. Pitt s'em-  
 » para du prince, en offrant de faire ac-  
 » quitter encore une fois ses dettes, s'il  
 » voulait enfin se rapprocher tout à fait  
 » de son père, et consentir à se marier.  
 » Il lui fallut en passer par tout ce qu'on  
 » voulut, et la main de la princesse de  
 » Brunswick fut demandée et obtenue.  
 » Mais dans le court intervalle de la né-  
 » gociation, une femme célèbre qui con-  
 » voitait depuis long-temps de gouverner  
 » le prince, trouvant la place vide, s'y  
 » établit. On lui prête d'avoir dit qu'elle  
 » y visait depuis vingt ans; car elle était  
 » encore beaucoup plus âgée que lui,  
 » circonstance qui était comme un goût  
 » particulier à la famille; on l'a remar-

» qué aussi dans plusieurs de ses frères.  
 » Cette personne fut aussitôt nommée  
 » dame d'honneur de la future princesse  
 » de Galles; elle fut même la chercher,  
 » et l'amena en Angleterre. Ce furent  
 » sous de tels auspices, et sous cette  
 » maligne influence, que la nouvelle  
 » épouse mit le pied sur le sol britannique.  
 » Aussi assure-t-on que cette malheureuse  
 » princesse n'eut même pas la douceur  
 » de vingt-quatre heures complètes de  
 » cet instant privilégié, si significative-  
 » ment appelé par les Anglais la *lune de*  
 » *miel*. Dès le lendemain, les moqueries,  
 » les manques d'égards, le mépris demeu-  
 » rèrent son partage.

» Tout ce qu'il y avait de généreux,  
 » de moral en Angleterre prit parti pour  
 » elle, et jeta les hauts cris. Néanmoins,  
 » le plus odieux, il faut en convenir, en  
 » retomba sur lady <sup>\*\*\*</sup>, qui fut accusée  
 » d'avoir ensorcelé le Prince. Elle devint  
 » l'exécration publique, et toutefois le  
 » Prince, assurait-on, n'avait même pas  
 » pour excuse les prestiges de son aveu-  
 » glement; car on prétend qu'à la suite  
 » d'un repas très-gai, au milieu de ses  
 » joyeux compagnons, l'un d'eux fut  
 » conduit, par la conversation, à dire

» qu'il connaissait la M<sup>me</sup> de Merteuil de  
 » notre roman des Liaisons Dangereuses.  
 » Un grand nombre d'autres s'écrièrent  
 » aussitôt qu'ils en connaissaient aussi  
 » une. Alors le Prince, dit-on, proposa  
 » follement que chacun écrivît à part son  
 » secret. Tous les billets furent jetés  
 » dans un vase, et il en sortit autant de  
 » lady <sup>\*\*\*</sup> qu'il y avait de convives; le  
 » prince lui-même, n'ayant pas soup-  
 » çonné une telle unanimité, et n'ima-  
 » ginant pas être reconnu, avait aussi,  
 » dit-on, écrit ce nom !!!

» J'ai connu cette lady <sup>\*\*\*</sup>, et il faut  
 » avouer que sa figure et tout son en-  
 » semble répondaient si peu à son âge,  
 » qu'il était bien difficile de le deviner.  
 » Elle avait tous les charmes de la pre-  
 » mière jeunesse, rehaussés de toute la  
 » grâce des meilleures manières, et je dois  
 » dire que dans les cercles où je l'ai vue  
 » elle exerçait même une certaine attrac-  
 » tion de bienveillance; soit que les  
 » mœurs de cet étage disposassent à  
 » l'indulgence, soit qu'en effet elle ne  
 » méritât pas toute les malédictions dont  
 » on l'accablait dans la rue.

» Une faculté tout à fait privilégiée  
 » dans le prince de Galles, semble avoir

» été ce que les Anglais appellent le pou-  
 » voir de *la fascination*. Il en est donné au  
 » dernier degré : on dirait qu'il suffit de  
 » sa volonté pour ramener la multitude  
 » et corrompre en quelque sorte l'opi-  
 » nion; il la reconquiert au moindre pas  
 » qu'il fait vers elle. Sa vie est pleine  
 » de ces pertes, de ces retours de popu-  
 » larité; et peut-être est-ce la certitude  
 » de cet heureux secret qui l'a porté si  
 » souvent à affronter, ainsi qu'on le lui  
 » a reproché, cette opinion publique.  
 » Ses ennemis ont dit de lui qu'il avait  
 » porté cette espèce de courage jusqu'à  
 » l'héroïsme. Ils lui ont reproché l'audace  
 » avec laquelle, sous la condamnation  
 » lui-même d'une vie domestique désor-  
 » donnée, disaient-ils, il s'était acharné  
 » à vouloir trouver dans sa femme ce  
 » dont il étalait le trop coupable exemple;  
 » inconséquence qu'on ne doit attribuer  
 » pourtant, sans doute, qu'aux sugges-  
 » tions funestes de pernicious conseillers  
 » ennemis de sa gloire et de son repos.  
 » Toujours est-il certain qu'on a employé  
 » contre la Princesse, et la corruption  
 » la plus basse, et le secours des lois,  
 » et toute l'influence de l'héritier du  
 » trône; et tout cela en vain : ce qui,

» disait-on, faisait le supplice du Prince,  
 » et le livrait au ridicule; car on riait de  
 » son guignon sans exemple, de ne pou-  
 » voir venir à bout de prouver ce que  
 » tant d'autres maris paieraient si cher  
 » pour tenir secret. La haine s'accrut à  
 » chaque nouvelle défaite, et les tour-  
 » mens de la victime avec elle. On la  
 » réduisit à une espèce d'exil à quelques  
 » milles de Londres; on la priva de sa  
 » fille; on l'outragea à la vue des souve-  
 » rains alliés venus à Londres. Toutefois,  
 » les expressions manifestées par la mul-  
 » titude étaient constamment là pour la  
 » venger; et il fallut en venir à lui faire  
 » quitter l'Angleterre, ce qu'on obtint  
 » d'elle-même à l'aide des insinuations  
 » perfides, peut-être, de quelques pré-  
 » tendus amis. »

Ici l'Empereur m'a interrompu de  
 nouveau, disant que j'omettais encore  
 un point trop essentiel. Quand et com-  
 ment le Prince était-il arrivé au pou-  
 voir royal? Comment s'était-il arrangé  
 avec l'opposition? Qu'avait-il fait de  
 ses anciens amis? — « Sire, ai-je dit,  
 » ici finissent mes véritables informa-  
 » tions. Il a été un temps où la crise poli-  
 » tique a porté Votre Majesté à couper

» toute communication entre l'Angle-  
 » terre et la France. Les journaux ne  
 » nous parvenaient plus ; les lettres nous  
 » étaient interdites ; les deux peuples  
 » n'avaient plus rien de commun. Il  
 » existe donc en moi une véritable la-  
 » cune que je craindrais de ne remplir  
 » que par de vrais barbouillages. Toute-  
 » fois, je crois avoir compris qu'après  
 » des chutes et des rechutes du vieux  
 » Roi, tous les partis s'accordèrent enfin  
 » à remettre au prince de Galles la ré-  
 » gence, avec le plein exercice de l'au-  
 » torité souveraine. Alors arriva cette  
 » époque tant attendue de changemens  
 » et d'espérances. Le Ciel s'ouvrait enfin  
 » pour cette opposition si long-temps  
 » panégyriste du Prince ; pour ces an-  
 » ciens amis qui, dès l'enfance, sem-  
 » blaient avoir uni leurs destinées à la  
 » sienne. Mais à la grande surprise de  
 » tous, et par je ne sais quelle rouerie,  
 » dit-on, de lord Castlereagh, rien ne  
 » fut changé. Ces anciens ministres, si  
 » long-temps l'objet de la réprobation  
 » du Prince, demeurèrent, et ces amis  
 » si chers, si tendres, si long-temps flat-  
 » tés, n'arrivèrent point ! »

» L'opposition jeta les hauts cris ;

» mais on lui répondit plaisamment, que  
 » quand le méchant prince de Galles  
 » était devenu un grand Roi, son pre-  
 » mier acte avait été de repousser son  
 » entourage. Cela pouvait être gai ; mais  
 » nullement applicable ; car les plus  
 » beaux caractères de l'Empire se trou-  
 » vaient à la tête de cette opposition,  
 » et ils étaient loin d'être des *Falstaff*  
 » ou autres bouffons et mauvais sujets  
 » de la sorte ; aussi montrèrent-ils dès  
 » cet instant pour le Prince un éloigne-  
 » ment absolu : les uns ne voulurent plus  
 » le voir ; d'autres refusèrent ses invita-  
 » tions ou repoussèrent les avances qui  
 » leur étaient faites. On en cite un pour-  
 » tant qui par la suite se laissa aller,  
 » dit-on, à accepter du prince un dîner  
 » privé. Celui-ci recourant à ses moyens  
 » constamment victorieux, essaya de lui  
 » prouver, avec sa grâce accoutumée,  
 » qu'il n'avait pas pu agir différemment, et  
 » demanda de lui dire enfin ce dont ses  
 » anciens amis pouvaient l'accuser avec  
 » justice. Le convive, le cœur encore  
 » gros, profita de l'occasion, et lui réca-  
 » pitula sans ménagement tous ses torts ;  
 » et le tout avec une telle chaleur que  
 » la princesse Charlotte, qui se trouvait

» à table et penchait peut-être en secret  
 » pour l'opinion du convive, se mit à  
 » fondre en larmes. Cette scène étant  
 » parvenue le lendemain à lord Byron,  
 » il la consacra dans des vers qui firent  
 » quelque bruit.

» Pleure, fille des Rois, y était-il dit,  
 » pleure les fautes de ton père! Puisse  
 » chacune de tes larmes effacer un de ses  
 » torts! Puisse surtout le peuple d'An-  
 » gleterre, pressentant dans ta douleur  
 » son heureux avenir, payer d'un sourire  
 » chacun de tes pleurs! \*

» En 1814, lors de ma course à Lon-  
 » dres, j'ai eu l'honneur d'être présenté  
 » au prince de Galles à Carlton-House.

---

\* Depuis mon retour en Europe, je me suis  
 procuré ces vers en original. Si ma traduction  
 présente quelque différence, c'est qu'à Sainte-  
 Hélène je citais de mémoire. Les voici :

Weep daughter of a Royal line,  
 A sire's disgrace, a realm's decay;  
 Ah, happy! if each tear of thine  
 Could wash a father's fault away!  
 Weep for thy tears are virtue's tears  
 Auspicious to these suffering isles;  
 And be each drop in future years  
 Repaid thee by thy people's smiles!

March. 1812.

» — Et que diable alliez-vous faire là?  
 » m'a dit l'Empereur. — Votre Majesté  
 » a certainement bien raison; mais j'y  
 » fut conduit par une espèce de point  
 » d'honneur; je crus ne pouvoir pas  
 » faire autrement: beaucoup de Français  
 » étaient en cet instant à Londres; j'é-  
 » tais le seul qui eut approché Votre Ma-  
 » jesté, porté ses couleurs, suivi la ligne  
 » qu'on semblait réprover en cet ins-  
 » tant. Quelqu'un m'ayant dit que les  
 » autres ne souffriraient certainement  
 » pas ma présentation, cela me décida.  
 » Nous fûmes en effet vingt-deux Fran-  
 » çais présentés à la fois à un des grands  
 » levers du prince, et je dois dire que  
 » je ne vis jamais plus de grâce dans les  
 » manières, plus de charmes dans l'ex-  
 » pression, plus d'harmonie dans tout  
 » l'ensemble; je crus apercevoir le beau  
 » idéal du bon ton. Je conçus tout le  
 » pouvoir, toute la vérité de cette magie  
 » d'enchantement que j'avais entendu si  
 » souvent lui attribuer; et encore en ce  
 » moment, Sire, en me retraçant cette  
 » belle figure où je croyais lire l'éléva-  
 » tion d'âme, l'appréciation, le désir  
 » de la gloire, je suis à me demander  
 » comment Votre Majesté se trouve ici;

» comment des ministres atroces ont pu  
 » le faire condescendre à se déclarer le  
 » geolier, le.... ! — Mon cher, m'a dit  
 » l'Empereur, c'est que peut-être vous  
 » n'êtes pas physionomiste, vous avez  
 » pris l'aurole de la coquetterie pour  
 » celle de la grandeur, l'occupation de  
 » plaire pour l'amour de la gloire; et  
 » puis l'amour de la gloire n'est pas pré-  
 » cisément sur la figure; elle se trouve  
 » au fond du cœur, et vous ne l'avez pas  
 » fouillé \*.

» Et ne me traduisiez vous pas l'autre  
 » jour, a continué alors l'Empereur, je  
 » ne sais quel papier ou quel ouvrage où  
 » il était dit que le Prince Régent avait  
 » fait un grand étalage d'intérêt et de sym-  
 » pathie en faveur des derniers Stuart;  
 » qu'il a mis le plus haut prix à obtenir  
 » ce qui lui avait appartenu, ce qu'ils

\* Depuis ces paroles, la grande victime a succombé!... Moi, son serviteur, j'ai vu commencer ses tortures; d'autres m'ont transmis les angoisses de sa longue agonie!!!... Elle a expiré!!!... Et l'on n'a cessé de frapper constamment au nom du Prince! Aussi l'immortelle victime a-t-elle laissé, de ses propres mains, ces mots terribles: « *Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre!*... »

» avaient laissé; qu'il parlait d'élever un  
 » monument au dernier d'entre eux. Il  
 » y a là-dedans, a observé l'Empereur,  
 » encore bien plus de calcul que de ma-  
 » gnanimité; c'est qu'il est soigneux d'af-  
 » firmer et de consacrer leur extinction.  
 » Là commence, se dit-il, sa légitimité,  
 » sa sécurité; et il a raison. Si de mon  
 » temps et dans les circonstances où les  
 » ministres anglais avaient plongé l'An-  
 » gleterre, il se fût trouvé encore quel-  
 » que jeune Stuart, brave, entrepre-  
 » nant, capable, à la hauteur du siècle,  
 » il eût été débarqué en Irlande, escorté  
 » des doctrines modernes, et l'on eût  
 » vu sans doute le spectacle des Stuart  
 » régénérés, chassant à leur tour les  
 » Brunswick dégénérés. L'Angleterre  
 » aussi eût eu son vingt mars. Et ce que  
 » c'est pourtant qu'un trône et tous ses  
 » poisons; à peine y est-on assis, qu'on  
 » en ressent la contagion. Ces Brunswick,  
 » amenés par les idées libérales, élevés  
 » par la volonté du peuple, sont à peine  
 » assis, qu'ils ne recherchent que l'arbi-  
 » traire et la toute-puissance; il leur faut  
 » absolument rouler dans l'ornière qui  
 » a fait culbuter leurs devanciers; et  
 » cela parce qu'ils sont devenus Rois!...



» Et l'on dirait que c'est la marche iné-  
 » vitable! Cette belle tige des Nassau,  
 » par exemple, ces patrons en Europe  
 » d'une noble indépendance, eux dont  
 » le libéralisme devrait être dans le sang  
 » et jusque dans la moëlle de leurs os;  
 » ces Nassau enfin, qui ne seront qu'à  
 » la queue par leur territoire, et qui  
 » pourraient se placer à la tête par leurs  
 » doctrines, on vient à les asseoir sur  
 » un trône; eh! bien, vous les verrez  
 » infailliblement ne s'occuper que de se  
 » rendre ce qu'on appelle aujourd'hui  
 » légitimes; en prendre les principes,  
 » la marche, les travers, etc. Eh! mon  
 » cher, moi-même après tout, ne m'a-  
 » t-on pas fait le même reproche? et  
 » peut-être n'est-ce pas sans quelque  
 » apparence de raison, car enfin peut-  
 » être bien des nuances se seront déro-  
 » bées à moi-même. J'ai pourtant dé-  
 » claré dans une circonstance solennelle,  
 » qu'à mes yeux la souveraineté n'était  
 » point dans le titre, ni le trône dans  
 » son appareil. On m'a reproché qu'à  
 » peine au pouvoir, j'avais exercé le des-  
 » potisme, l'arbitraire; mais c'est la dic-  
 » tature qu'il fallait dire, et les circons-  
 » tances m'absoudront assez. Ce qu'on

» m'a reproché encore, c'est de m'être  
 » laissé enivrer par mon alliance avec la  
 » maison d'Autriche, de m'être cru bien  
 » plus véritablement souverain après  
 » mon mariage, en un mot, de m'être  
 » cru dès cet instant Alexandre devenu  
 » le fils d'un Dieu! Mais tout cela était-  
 » il bien juste? Ai-je donc prêté vérita-  
 » blement à de tels travers? Il m'arrivait  
 » une femme jeune, belle, agréable;  
 » ne m'était-il donc pas permis d'en té-  
 » moigner quelque joie? Ne pouvais-je  
 » donc, sans encourir le blâme, lui con-  
 » sacrer quelques instans? Ne m'était-il  
 » donc pas permis, à moi aussi, de me  
 » livrer à quelques momens de bonheur?  
 » Eût-on donc voulu qu'à la façon de  
 » votre prince de Galles, j'eusse mal-  
 » traité ma femme dès la première nuit?  
 » Ou bien encore, attendait-on que  
 » j'eusse fait voler sa tête, à la façon  
 » de ce sultan, pour échapper aux re-  
 » proches de la multitude? Non, ma  
 » seule faute dans cette alliance a été  
 » vraiment d'y avoir apporté un cœur  
 » trop bourgeois.... J'avais si souvent ré-  
 » pété que le cœur d'un homme d'Etat  
 » ne devait être que dans sa tête!.....  
 » Malheureusement ici le mien était

» demeuré à sa place pour les sentimens  
 » de famille; et ce mariage m'a perdu,  
 » parce que je croyais surtout à la reli-  
 » gion, à la piété, à la morale, à l'hon-  
 » neur de François. Je l'estimais essen-  
 » tiellement!..... Il m'a cruellement  
 » trompé!..... Je veux bien qu'on l'ait  
 » trompé à son tour; aussi je le lui par-  
 » donne.... Mais l'histoire l'épargnera-t-  
 » elle? Si toutefois.... »

Et Napoléon a gardé le silence quel-  
 ques instans, la tête appuyée sur une  
 de ses mains. Puis se réveillant: » Quel  
 » roman pourtant que ma vie, a-t-il dit  
 » en se levant!!!..... Mais ouvrez ma  
 » porte et marchons. » Et nous avons  
 parcouru quelque temps les diverses  
 pièces adjacentes . . . . .

*Résumé des trois mois, Avril, Mai et  
 Juin.*

J'ai déjà fait observer qu'il était impos-  
 sible dans un recueil comme le mien,  
 de maintenir, en quoi que ce soit, l'u-  
 nité d'intérêt et de but; or, je vais es-  
 sayer d'y ramener, en retraçant ici en  
 bien peu de mots et sans interruption,  
 les aggravations dont on a frappé l'Em-  
 pereur pendant ces trois mois; les mau-  
 vais traitemens qu'on a multipliés, la  
 détérioration visible de sa santé, l'en-  
 semble de ses habitudes et les princi-  
 paux objets de sa conversation; en un  
 mot, le bulletin physique et moral de  
 sa personne.

Dans cette courte période :

1° Un nouveau Gouverneur arrive, et  
 il se trouve que c'est un homme à vues  
 fort étroites, ou très-méchant; un ca-  
 poral avec sa consigne, et non un général  
 avec ses instructions.

2° On exige de chacun des captifs une  
 déclaration comme quoi il se soumet  
 d'avance à toutes les restrictions qu'on